

CRITIQUE

Muer pour adoucir les mœurs

Noire de monde, la place Robert-Walser découvre vendredi le Théâtre Orchestre Bienne Soleure (TOBS) au croisement de deux genres, classique et rock au sens extra large. Le pari, pas forcément gagné d'avance s'agissant d'une partie de l'auditoire (dont votre obligé), s'avère d'emblée prometteur.

Après avoir joué avec l'incontournable rappeuse Steff la Cheffe, suivie des ménestrels anars de Kummerbuben, le TOBS renchérit cette année, plaçant «Bonaparte goes Symphonic» en haut de l'affiche. D'une même extraction bernoise que ses remuants préopinants, le guitariste et chanteur Bona-

parte taille résolument sa route dans la galaxie punk, sans se départir d'un bon vieux groove rock'n'roll. D'où la géniale présence à ses côtés de Chrigel Bosshard, dont la batterie réduite au strict nécessaire garantit à l'ensemble la pulsation originelle qu'aucune partition écrite ne saurait saisir.

A ce vif argent bien affuté, gratte, voix et percus de bord, répond en écho un ensemble classique constitué notamment de jeunes interprètes, dont la prestation sort quelque peu des critères étroits de la Grande musique de musée conventionné. Double détonateur de cette agrégation, Droujelub Yankiew arrange et dirige la

Antoine
Le Roy



gente compagnie dans un éclectisme bien balancé. Réunissant corps et âmes, le chef les accorde selon des contours souvent majestueux, parfois narratifs, très rarement gratuits. Cerise sur le gâteau, il ressort des tiroirs une pièce de jeunesse de Bonaparte, «Lullaby for Alice», signée alors Tobias J. D'une audace tonale pleine de fraîcheur, l'œuvre avait été créée en 1996 par le même orchestre biennois, sous la baguette de son regretté fondateur, Jost Meier. Autre surprise en rappel, les artistes se déchaînent sur une reprise extraite du premier album de Bonaparte, «Gigolo Vagabundo», dans une dimension balkanico-klezmer follement ravigote. A repriser.